

FEDERICO MARIA SARDELLI

L'« AFFAIRE
VIVALDI »



VAN DIEREN ÉDITEUR, PARIS • « ARTS | MUSIQUE »

FEDERICO MARIA SARDELLI

L'Affaire Vivaldi

Traduit de l'italien par Martine Legein



VAN DIEREN ÉDITEUR

Paru originalement en italien sous le titre

L' Affare Vivaldi,

Palermo, Sellerio editore, 2015.

© 2015, Federico Maria Sardelli / Sellerio editore Palermo, pour le texte original

© 2022, Van Dieren Éditeur, Paris / Martine Legein, pour la traduction française

Droits réservés pour tous pays. Toute reproduction ou traduction sans autorisation écrite préalable de l'éditeur de tout ou partie de ce texte par quelque moyen que ce soit est illicite et pourra faire l'objet de poursuites.

isbn 978-2-37466-026-4 • dépôt légal BNF 04/2022

SOMMAIRE

PERSONNAGES PRINCIPAUX 7

1. Venise, vendredi 27 mai 1740, Calle de' Favri,
maison du Révérend Don Antonio Vivaldi 11
2. Château Da Passano, Occimiano 5
nel Monferrato, automne 1922 25
3. Venise, 4 août 1741 37
4. Borgo San Martino, Monferrato, automne 1926 49
5. Venise, vendredi 3 novembre 1741 63
6. Turin, mardi 12 octobre 1926 85
7. Venise, jeudi 16 avril 1778, Campo San Beneto 109
8. Turin, mercredi 6 octobre 1926 121
9. Venise, samedi 20 mai 1780 147
10. Turin, mars 1927 169
11. Gênes, 12 septembre 1893 197
12. Six épilogues 221

NOTES SUR LES SOURCES 273

PERSONNAGES PRINCIPAUX

LES MANUSCRITS D'ANTONIO VIVALDI, *c'est-à-dire l'ensemble des archives personnelles du compositeur, comprenant des centaines de compositions originales.*

MARGARITA et ZANETTA VIVALDI, *sœurs célibataires de Don Antonio.*

NANE BORELLO, *valet des Censeurs, c'est-à-dire émissaire du tribunal.*

FRANCESCO VIVALDI, *barbier et libraire, frère de Don Antonio.*

ZUANE, *apprenti dans la boutique de barbier de Francesco Vivaldi.*

MARCELLO DURAZZO, *patricien génois.*

FRANCESCA DA PASSANO, *sa femme.*

ALMA, *leur servante.*

ARTABANO TOSI, *créancier de Don Antonio Vivaldi.*

ANTONIO GASPARINI, *notaire.*

Monseigneur FEDERICO EMANUEL, *salésien ambitieux.*

Le Père économiste du Collège San Carlo.

Le Général ETTORE MAZZUCCO, *Podestat d'Alessandria.*

Le Général UGO CAVALLERO, *sénateur, président de l'Ansaldo, puis héros de la guerre d'Éthiopie.*

Commendatore CARLO GRASSI, *généreux bienfaiteur.*

JACOPO SORANZO, *patricien vénitien, sénateur et bibliophile.*

ANTONIO SORANZO, *patricien vénitien de petite taille et de frêle stature.*

Trois serviteurs du susdit.

ALBERTO GENTILI, *chef d'orchestre, compositeur, professeur d'histoire de la musique à l'Université de Turin.*

LUIGI TORRI, *directeur de la Bibliothèque nationale de Turin et surintendant des Biens bibliographiques pour le Piémont et la Ligurie, compositeur et musicologue.*

AMELIA, *son épouse.*

FAUSTINO CURLO, *marquis, bibliothécaire*

à la Bibliothèque nationale de Turin.

MARIA PIERINA PEYRON, *épouse Curlo, sa femme.*

BEPI, *cafetier et colporteur de ragots.*

Signor PANCRAZIO, *colporteur de ragots.*

MATTEO LUIGI CANONICI, *jésuite et bibliophile.*

PASQUALE, *son serviteur.*

ALVISE et GIROLAMO CORNER, *patriciens vénitiens.*

ROBERTO FOÀ, *agent de change, juif.*

DIODATA SEGRE, *épouse Foà, sa femme.*

MAURO FOÀ, *leur fils, mort à l'âge d'un an.*

GIACINTA, *servante de la maison Foà.*

ADELINA, *gouvernante de la maison Foà.*

Signora VIRGINIA AGNELLI, Maestro MARIO CANELLO,

Professore LIONELLO VENTURI, *amis et invités du Grand officier Roberto Gualino.*

GIACOMO DURAZZO, *ambassadeur impérial à Venise et bibliophile.*

ERNESTINE UNGNAD VON WEISSENWOLFF, *son épouse.*

GIROLAMO DIEDO, *patricien de Vénétie.*

Six sbires marins.

FLAVIO DURAZZO, *patricien génois, frère de Marcello.*

GIUSEPPE MARIA IV DURAZZO, *patricien génois, père des susdits.*

Le Père FERNANDO, *son confesseur.*

GIUSEPPE MARIA V DURAZZO, *patricien de Gênes, fils de Flavio.*

FILIPPO GIORDANO, *industriel du textile et grand officier.*

RENZO GIORDANO, *son fils, mort à l'âge de douze ans.*

BENITO MUSSOLINI, *Chef du gouvernement, Premier ministre, Secrétaire d'État, Duce du Fascisme.*

ARNALDO BRUSCHI, *typographe et anarchiste.*

EZRA POUND, *poète américain et propagandiste du régime fasciste.*

OLGA RUDGE, *violoniste, sa maîtresse.*

GINO TAMBURINI, *directeur de la Bibliothèque nationale de Turin, successeur de Luigi Torri.*

Don NICOLA, *secrétaire de Monseigneur Federico Emanuel à Castellammare di Stabia.*

Le Commendatore Commercialista AMILCARE SCIARRETTA, *Président des Ludi Fascisti Stabiensi.*

Le Cavaliere SILVIO SOLARI, *podestat de Rapallo.*

LUCY MABEL RIESS, JAMES LAUGHLIN, la Marquise PALLAVICINO-GROPALLO, Donna ALFIERI-BONOMI, l'Honorable ALESSANDRO LESSONA, *amis et invités d'Ezra Pound à Rapallo.*

ATTILIO BULGARONI, *Ss-Chef de Manipule de la 1^{re} Légion « Ferrea », 5^e Centurie de la Milice Volontaire pour la Sécurité Nationale.*

ARTEMIO ROBECCHETTI, *chemise noire volontaire.*

OSVALDO RICCI et UGO CATAPIANO, *légionnaires fascistes.*

Le docteur ELIA CASSUTO, *médecin juif.*

ANNA CASSUTO, *sa femme.*

GUIDO CHIGI SARACINI, *comte siennois, fondateur de l'Accademia Musicale Chigiana.*

ALFREDO CASELLA, *compositeur et collaborateur du comte susdit.*

LUIGI SOCINI GUELF, *Podestat de Sienne.*

EDUARDO PALLANTE, *Préfet de Sienne.*

VITTORIO PASSALACQUA, *Secrétaire Fédéral du Parti National Fasciste à Sienne.*

Le Professore AZZO AZZI, *Recteur Magnifique de l'Université de Turin.*

I.

Venise, vendredi 27 mai 1741

Calle de' Favri

Demeure du Révérend Antonio Vivaldi

Appartement au deuxième étage, vide. Silence ouaté que rompent, de loin en loin, de faibles voix venues de l'extérieur. Dans la grande pièce d'où l'on aperçoit la Riva del Ferro, la lumière dorée du matin entre par les vitres des deux fenêtres qui donnent sur le canal, fendant l'espace en diagonale. Une des deux fenêtres a été mal fermée. Elle bat lentement sur ses gonds, mue par une brise légère, avec un faible bruit cadencé.

Partout la poussière volette, très lente, dans la lumière radieuse du matin. Entre les deux fenêtres, un bureau de noyer adossé au mur et une chaise recouverte de cuir noir, de travers comme l'a laissée la dernière personne qui s'en est levée. Sur le bureau, au centre, trois piles de papier à musique tracé de dix portées par feuille. Sur la première page se lit le titre *Confitebor* ; à côté, sur la gauche, un tas de lettres, de feuilles de comptes, de mises en demeure. Du côté droit, un encrier, plume dressée. L'encre, presque toute séchée, devenue une fine couche de boue noire ; d'autres plumes, tout près, dans un petit vase de cuivre. Des taches d'encre sèche de différentes tailles se confondent avec le bois sombre. Au bord du bureau, contre le mur, un gobelet d'argent rectangulaire avec un couteau aiguisé pour gratter le papier et tailler les plumes, un coupe-papier d'os, une bobine de fil blanc, une grosse aiguille à coudre,

deux bâtons de cire à cacheter déjà entamés. À l'angle gauche du bureau, un chandelier d'étain à trois branches, avec trois chandelles de suif presque entièrement consumées. Sur le mur opposé aux fenêtres, deux grandes armoires peintes à la chinoise, portes ouvertes. Les planches ploient sous les piles de manuscrits musicaux sur papier filigrané à trois lunes, tous rangés avec soin et identifiés par des bandes de papier qui pendent sous chacune des piles. Sur les bandes de papier, on peut lire : *Concerti ripieni, Concerti per violon, Cantate, Drammi in Musica veci, Drammi in Musica novi, Ariette siolte, Magnificat à 8, Per la Pietà, Carta à 10*, etc. Rien qu'un minime espace encore libre, au-dessus de la pile des *Concerti per Flautin* et de celle des *Sonate à Solo*. De la poussière, là aussi. Par la fenêtre mal fermée, un courant d'air soulève faiblement quelques feuilles sur la table de travail ; doucement elles s'y reposent, provoquant à chaque fois un petit tourbillon de poussière qui brille dans la lumière puis retombe lentement.

Silence.

À l'étage du dessous, des femmes s'agitent.

— Zanetta, ils frappent à la porte d'en bas !

— Sainte Mère, encore ! Encore celui-là ! Je n'en peux plus, j'en suis toute chamboulée ! C'est la quatrième fois que...

— En réalité, petite sœur, c'est la troisième.

— Te voilà encore à faire ton avocate, Madame la Je-Sais-Tout ! Regarde plutôt par la fenêtre du porche sans te faire voir.

— J'y vais, mais calme-toi, ce n'est peut-être que la Lucietta qui laisse toujours ses clefs à l'intérieur, ne t'agite pas, ce pourrait être Signor Ambrosio... Mais non, tu as raison, c'est encore lui, ce maudit valet des Censeurs, que le diable l'emporte !

— Et écoute comme il cogne, il prend plaisir à terroriser les pauvres gens !

— À toi de te montrer, Margarita, je ne peux plus le voir !

— Mais oui, il va avoir affaire à moi ! Ah, comme je casserais volontiers sa gueule de chien... Me voilà, me voilà, cela suffit. À quoi bon frapper, à quoi bon crier, que voulez-vous donc, le sang des pauvres chrétiens ?

Sous les fenêtres des sœurs Vivaldi, dans la rue, l'émissaire du tribunal, un jeune homme dégingandé à la mine patibulaire, tout pénétré de l'importance de sa charge, exhibait un sourire irritant. Pour la troisième fois en quelques jours, il brandissait de la main droite la même sommation.

— Le sang non, chère Madame, il suffirait de quelques petits sous. Nous allons, aujourd'hui encore, répéter la comédie habituelle : « Au nom des Excellentissimes et Honorables Magistrats de l'*Esaminador*¹, moi, Nane Borello, au service des Censeurs, je viens demander si l'Illustrissime Révérend Don Antonio Vivaldi se trouve dans cette maison. » Répondez oui ou non.

— Non, non et non ! Je vous l'ai dit hier, je vous l'ai dit avant-hier ! Combien de fois dois-je vous répéter que notre frère est parti, qu'il a quitté Venise, que nous ne savons ni où il est, ni quand il reviendra ?

— Essayez de me le dire en vers ou en ariettes, de celles qui réussissent si bien à votre révérendissime frère ; je vous épargnerais volontiers ces embarras, si ce prêtre très-illustre n'était pas allé vagabonder à travers le monde en laissant des dettes dans tout Venise. Mes respects.

— Vous êtes pire qu'un chien, vous tourmentez les pauvres gens.

1. Tribunal compétent en matière d'exécution des actes notariés. Toutes les notes sont de la traductrice.

— Vous êtes trop aimable, chère Madame ; mais permettez à votre très-humble chien, avant de prendre congé d'une famille si particulière, de vous aboyer ce qui suit : dites à votre révérendissime frère que, s'il ne daigne pas sortir de sa cachette sous un lit, il trouvera affichée au Rialto la citation à comparaître devant le magistrat, comme il arrive aux débiteurs de choix et aux voleurs illustres. Votre serviteur. Wouaf wouaf !

Dans la rue, tous les gamins qui avaient cessé de jouer pour suivre la scène coururent joyeusement derrière le valet, leur nouveau bouffon, qui jappait toujours pour les amuser. Les fenêtres des voisins commencèrent à se fermer lentement, l'une après l'autre. Pour ce jour-ci aussi, le spectacle était fini.

Margarita fut la dernière à fermer sa fenêtre, très lentement, le regard fixe, perdu dans le vide. Elle tourna la poignée de cuivre avec une délicatesse inhabituelle – comme si elle était de verre soufflé et risquait de casser –, puis elle dirigea ses pas vers le centre de la pièce et s'assit à la table de travail où Zanetta était restée pétrifiée à écouter la scène. Les deux sœurs demeurèrent silencieuses durant une très longue minute puis, comme obéissant à un signal muet qu'elles seules devaient avoir entendu, fondirent en larmes au même moment. Elles pleurèrent longuement et sanglotèrent, mêlant dans une litanie convulsive les morceaux de phrases qui depuis des mois déjà retentissaient dans la maison : « Un si grand homme, réduit à être poursuivi par cette canaille... », « ... comme un voleur, comme un voleur notre pauvre frère a dû s'enfuir, qui sait quand il reviendra... », « ... depuis la mort de notre père, il y a quatre ans, il n'a plus connu la paix, tous contre lui, tous contre lui », « ... et cette sorcière de soprano qui a massacré les arias

dans le dernier opéra d'Antonio, comment s'appelait-elle ? Ah oui, la Fumagalli, elle prétend malgré tout être payée ? », « ... et ce sale type de Chiapolin, ce gibier de potence ? "Confiez-moi la caisse, je paierai d'avance tous les chanteurs" », « ... pas mal non plus ces deux idiots qui jouaient de la trompette, ils avaient l'air d'éléphants saouls au dernier concert, mais comme ils ont couru chez le magistrat réclamer leur salaire en pleurnichant », « ... et notre pauvre Antonio qui devait toujours penser à tout et tout payer de sa poche, les copistes, les peintres de décors, les danseurs, les menuisiers, les musiciens... », « ... si au moins il était ici à nous reconforter, à prier avec nous... tu commences, Margarita ? », « non, commence toi-même », « bon, j'y vais : *Salve, Regina, Mater misericordiæ...* » et l'autre de poursuivre : « ... *vita dulcedo, et spes nostra, salve...* »

Les dernières larmes essuyées et les dernières litanies confusément murmurées, les deux femmes se remirent à parcourir la maison, mais elles étaient désormais ralenties, épuisées, vidées. Depuis cinq mois, tout s'écroulait. Non, pas cinq mois : les deux dernières années avaient été terribles : une angoisse après l'autre, des œuvres non jouées, des factures à payer, des dettes et des créanciers toujours plus furieux. Les deux sœurs vivaient de la vie de Don Antonio, pauvres vieilles filles, toujours accrochées à leur père et à leur fameux prêtre de frère.

Au moins, tant qu'il avait vécu, Giovanni Battista, leur vieux père, savait bien comment traiter les affaires et gérer l'argent. Antonio, lui, restait empêtré, haussait le ton, mais ne savait comment se tirer d'affaire. Personne à Venise n'avait plus envie d'entendre sa musique et survivre était devenu un enfer. Désespéré, cinq mois plus tôt, après le dernier opéra à Sant'Angelo, il avait vendu un peu de musique à

ces ladres de gouverneurs de la Pietà. Avec ce pécule il s'en était allé de nuit vers Vienne, escomptant que son ami – oui, il l'appelait ainsi –, son ami l'empereur lui vienne en aide, comme il l'avait fait dix ans plus tôt à Trieste. Ce fut l'ultime illusion.

Elles avaient à peine mis l'eau sur le feu pour la polenta qu'on frappa de nouveau à la porte.

— Non ! Encore lui ! cria Margarita.

— Je ne pense pas, c'est un coup différent, dit Zanetta qui avait l'oreille fine.

Elle courut à la fenêtre.

— Francesco !

Un sourire l'illumina.

— Je descends t'ouvrir tout de suite.

Elle remonta, le souffle court, mais tout heureuse, derrière son frère cadet. Ils s'embrassèrent en silence, Zanetta lui enleva son tricorne, Margarita lui amena un siège et en un instant ils furent tous assis au bureau.

— Ah, si tu étais arrivé un peu plus tôt : il est encore revenu ce matin...

— Tais-toi, je sais tout. J'arrive de chez le notaire Barbolin : il m'a dit que demain les Censeurs feront afficher au Rialto un avis dénonçant notre frère. Vous savez ce qui se passera ? Ce sera un enfer pire encore que celui-ci : quiconque se prétendra titulaire d'une quelconque créance se précipitera pour la déclarer au magistrat, et avec eux toutes les canailles et les envieux qui n'ont pas droit à un sou, mais profiteront de l'aubaine pour plumer le Prêtre roux en son absence. Et où viendront-ils se servir ? Là-haut, dans son appartement et ici, chez vous.

Moi, Borello, ayant attesté m'être rendu, dans l'exercice de mes fonctions, le 24 mai 1740, à la résidence habituelle du

Révérénd Don Antonio Vivaldi, Calle de' Favri dans le quartier de San Salvador pour, à la requête de Don Antonio Chiapolin, citer le susdit à comparaître devant l'Illustrissime Magistrat – et m'être entendu répondre par les voisins qu'il avait quitté Venise – et n'avoir pu non plus l'y trouver les 25 et 27 comme dit *supra* – et m'être entendu répondre comme *supra*. L'Illustrissime Signor Gerolamo Querini, Honorable Censeur, sur foi de mon procès-verbal, a ordonné que puisse être cité par clameur publique et affiches *ad ripas* ledit Révérénd Don Antonio Vivaldi, à la requête de ses créanciers.

Stridor de' vivi : voilà la phrase maléfique. La clameur publique, les affiches *ad ripas* sur la rive du canal, pour retrouver une personne vivante, fugitive ou latitante. Mais ce cri fouille au plus profond, lacère et blesse à mort les vivants, ceux qui sont restés, ceux que la honte a chassés. La phrase sonne comme une greffe artificielle et absurde de deux versets des Écritures : « et là, il y aura des pleurs et des grincements de dents » ; « le Christ est revenu pour juger les vivants et les morts ». Elles grincent, strident, les dents des vivants – voilà l'idée qui flottait, confuse et fastidieuse, dans les esprits agités des sœurs Vivaldi.

— Je me sens mourir, souffla Margarita.

— Mais tu n'as pas de nouvelles d'Antonio ? Il t'a écrit ? Il reviendra ? haleta Zanetta.

— Non, je n'ai plus reçu de lettre de lui depuis deux mois, et je ne sais ce qu'il fait à Vienne. Il est parti avec très peu d'argent, sans engagement ferme, sans contrat, sans invitation à la Cour. En automne, m'a-t-il dit, il devrait donner un opéra, mais nous ne sommes qu'en juin et je me demande comment il s'en sort là-bas. Que Dieu l'assiste et le garde !

Elles retenaient leur respiration. Zanetta se mordait la lèvre et Margarita, l'aînée, ajustait nerveusement son bracelet.

— Courage, mes sœurs ! Je sais que faire, ayez confiance en votre frère. Cette nuit – mais il faudra qu'il fasse nuit noire ; personne des colporteurs de ragots qui nous entourent ne doit rien entendre ni voir – je viendrai avec Zuane. Je ne frapperai pas à la porte. Faites le guet et quand vous entendrez siffler sur le canal l'air de Farnace, descendez et ouvrez-moi tout doucement. Ensuite, vous vous retirerez, vous n'allumerez pas de lampes. Je veillerai moi-même à tout.

— Mais que feras-tu ?

— Mais où...

— Silence ! Faites-moi confiance, et tout ira pour le mieux.

Il se fit sombre, et un souffle d'air tiède, aux parfums de saumure, de friture et de sel, descendit sur le Rialto. Le silence, à sept heures, était total. Ce fut alors que Francesco déboula comme un chat de la Calle di Sant'Antonio, suivi de son commis grassouillet, incomparable poudreur de perruques et fameux racleur de joues. Zuane buta sur une bassine de cuivre placée là pour recueillir les eaux de pluie. Le fracas retentit comme une cloche dans toute la rue, couvrant à grand-peine le juron canin du replet commis. Francesco pesta, menaça et s'empourpra dans le plus complet silence. Ils s'arrêtèrent un moment. Aucune réaction aux fenêtres. Silence. Ils continuèrent jusqu'au quai, et là Francesco se mit à siffloter le motif convenu, mais, furieux de ce premier incident, il ne parvenait pas à pincer les lèvres comme il le fallait ; il en sortit un chuintement aphone et mourant qui fut cependant reconnu immédiatement par les deux sœurs ; depuis des heures elles se succédaient, tremblantes, pour guetter à la fenêtre.

.../...

6.

Turin, mardi 12 octobre 1926

Oui, l'immeuble du Corso Francia devait être celui-ci, aucun doute là-dessus. Il ne pouvait qu'essayer de se mettre à l'abri. La pluie incessante détrempait tout depuis le matin, accompagnée en outre, dans l'après-midi, d'une brise froide descendue des Alpes.

Le parapluie ne le protégeait que des épaules vers le haut, car à chaque coin de rue une rafale de vent et de pluie le fouettait horizontalement. Il s'arrêta devant un immeuble situé de l'autre côté de la rue et tendit le cou pour en lire de loin le numéro. C'était un bâtiment *liberty* conçu par l'ingénieur Fenoglio, un de ces édifices qui, depuis une trentaine d'années, embellissaient le nouveau Turin d'une touche d'élégance florale. Mais ce n'était pas le moment d'en admirer les lignes ; Alberto Gentili, tout ruisselant, passa la porte, et se dirigea tout droit vers l'escalier de gauche.

— Qui venez-vous voir ?

La voix du portier dans son dos le fit sursauter.

— Bonsoir, à quel étage habite le Professore Luigi Torri ?

— Au troisième, laissez votre parapluie ici si vous voulez.

— Merci, c'est pour vous.

Il lui mit en main une pièce de dix centimes.

— Très aimable à vous ! Au revoir, bonne soirée.

Gentili monta les escaliers. Il tenait en équilibre dans la paume de sa main gauche un emballage arrondi heureusement sauvé des eaux : l'exquise *tarte tatin* de la pâtisserie Baratti, la meilleure de Turin, était intacte.

— Quel plaisir de te revoir, cher Alberto ! Entre, assieds-toi, donne-moi ton manteau, mais voyons, tu es trempé... Amelia, Editta, venez, Alberto est là !

— Très cher Luigi, tout le plaisir est pour moi. Comme ta nouvelle maison est belle... Chère Madame, je viens vous déranger, voici une petite contribution qui pourrait se révéler utile plus tard...

— Cher Maître, nous sommes très honorés, mais vous n'auriez pas dû vous donner cette peine... Donnez-moi votre chapeau et votre écharpe...

— Oh, mais comme Editta a grandi ! Nous sommes une jeune fille maintenant !

Il se pencha pour tapoter la joue de la fille adoptive des Torri ; celle-ci répondit par une petite révérence et un sourire timide.

— Viens Alberto, passe par ici, nous allons prendre un vermouth pendant que les femmes finissent leurs préparatifs en cuisine.

Le Professore Luigi Torri était un homme assez robuste, de petite taille ; il avait un visage amène et rondouillard, une moustache relevée et une mouche au menton ; il portait des lunettes de myope à verres ovales cerclés de nickel qui lui rapetissaient les yeux ; son front haut n'en finissait pas : il se prolongeait sur son crâne chauve à peine cerné d'une lisière brillante très soignée. Ils s'étaient rencontrés quelques années auparavant, ici à Turin, toujours à propos de musique, et s'étaient aussitôt liés d'amitié.

— Ici, c'est la salle de musique : voilà ton violoncelle. Et ce magnifique piano ? Je ne me le rappelle pas dans ton ancienne maison. C'est un...

— Bösendorfer, et figure-toi qu'il a été fabriqué en 1863, l'année même de ma naissance ; il appartenait à mon oncle

qui me l'a donné lorsque j'étudiais le violoncelle : il voulait m'encourager à jouer de divers instruments.

— Qu'il est beau ! Puis-je l'essayer ?

— Quelle question !

Gentili s'assit sur le tabouret et se mit à jouer, de ses belles et longues mains. La sonorité était parfaite, nette et profonde.

— Et cette musique elle est de toi, Luigi ? demanda Gentili en approchant son nez, sans cesser de jouer, des partitions qui se trouvaient sur le pupitre.

— Oui, c'est une romance pour mezzo-soprano et piano que j'ai commencée il y a un mois et que je n'arrive pas à finir, parce que là-bas, à la bibliothèque, un nouveau problème surgit chaque jour et quand je rentre chez moi, je suis tellement fatigué que j'arrive à peine à y ajouter deux notes avant de m'écrouler dans mon lit.

— Mais c'est vraiment beau, tu sais, poursuivit Gentili, qui entre-temps s'était mis à jouer à partir de ce manuscrit moitié à la plume, moitié au crayon. Si tu n'étais pas le directeur de la Bibliothèque nationale, tu nous emberlificoterai tous, nous compositeurs.

— Venant de toi, je ne sais pas si c'est une raillerie ou le plus grand des éloges, mais je préfère croire à la seconde hypothèse. Au contraire ! C'est moi qui éprouve une jalousie noire devant ton talent harmonique... d'ailleurs, sais-tu que j'ai dû me disputer avec cet âne de professeur d'harmonie au Conservatoire à propos de ton traité ? Il le prétendait trop peu orthodoxe, pas très académique. Ah, mais je l'ai remis à sa place : bien sûr, lui ai-je dit, pour vous, vieux emperruqués coincés dans Haydn, même Brahms est peu orthodoxe ! Et puis vous gémissiez que le Conservatoire ne régurgite que de mauvaises copies du passé ! Le pauvre, j'ai vu qu'il est resté tout troublé et il s'est fallu de peu que je n'en sois peiné.

- Je te remercie de m’avoir défendu, mon cher Luigi. Si tu savais combien de personnes ont été perturbées par ce travail ! Mais petit à petit, une brèche s’est ouverte, grâce aussi à la publicité que lui fait Toscanini. Je ne voulais pas y croire : quelques semaines après la sortie du livre, j’ai reçu de lui une lettre pleine d’éloges qui m’a littéralement laissé...
- Je suis désolée d’interrompre votre conversation, mais le dîner est prêt, venez vous asseoir dans la salle à manger, s’il vous plaît..., fut la douce invite d’Amelia, apparue au seuil de la porte vitrée.

La décoration de la pièce était sobre, mais d’un goût exquis : un lustre de verre et deux appliques florales diffusaient une lumière chaude ; à gauche, une petite vitrine de bois sombre où s’exposaient des verres et de la porcelaine ; à droite, deux fauteuils modernes faisant face à un canapé, à la même ligne épurée ; au sol, un grand tapis dans les tons pastel ; plus loin, vers les deux fenêtres, la grande table ovale scintillante de couverts, de chandeliers et de verres soigneusement disposés. Sur les murs, on notait un beau portrait à l’huile de Beethoven en promenade dans les bois de Mödling, puis des photos de famille parmi lesquelles Gentili reconnut tout de suite Amelia toute jeune – entourée, semblait-il, de ses parents – et un peu plus haut la photo d’un violoncelliste imberbe sur la scène d’un petit théâtre de province, accompagné d’un pianiste barbu et halluciné qui ressemblait à Landru.

Les civilités et les bavardages de choses et d’autres se tarirent peu à peu au fur et à mesure que les services s’enchaînaient. Gentili en émergeait de plus en plus extatique. Amelia et la bonne apportèrent tout d’abord à la table un plat de *vitel tonné*, un panier de *rôbatà* – des gressins faits maison – et une coupe remplie d’une jardinière de toma-

tes, céleri, carottes, oignons nouveaux, haricots verts, choux-fleur et poivrons. En premier plat, des agnolotti au jus de rôti qui fondaient en bouche. Les deux hommes avaient à peine défait les derniers boutons de leurs gilets qu'arriva sur la table le bollito, le vrai Bollito piemontese⁵ qui enivra Gentili de sa structure symphonique. Tout d'abord les sept coupes de viande : la *groppa* ou *tenerone*, le *stinco*, la *pancia* ou *scaramella* ou *biancostato* ou *grasso-magro*, la *culatta*, le *cappello del prete* ou « *arrosto della vena* » ou *sottopaletta*, la *punta* avec son *fiocco* et enfin la *rolata*, cette enveloppe de poitrine roulée et ficelée sur une farce – composée de lard ou jambon, saucisse cuite, deux œufs entiers, une carotte, des herbes aromatiques et du poivre – qui se découpe en tranches. Sept autres éléments accompagnent

5 Le Bollito alla piemontese, aussi appelé Bollito del Risorgimento, est la version piémontaise du pot-au-feu, mais avec une plus grande variété de viandes. La règle qui veut qu'on mêle dans le pot-au-feu des morceaux maigres avec des morceaux gras et des morceaux gélatineux est de rigueur, mais, contrairement à l'habitude française, les légumes sont cuits séparément. Les viandes sont mises à cuire dans l'eau déjà bouillante légèrement salée avec un oignon ; les viandes sont cuites séparément ou ajoutées au fur à mesure en fonction de leur temps de cuisson. Les morceaux de viande doivent être liés et piqués de quelques clous de girofle.

Les coupes de boucherie et leurs dénominations différant d'un pays à l'autre, parfois même d'une province à l'autre, nous avons laissé dans le texte les dénominations proposées par l'auteur ; selon la région d'Italie où vous voudriez acheter ces morceaux, vous devrez sans doute faire vous aussi un exercice de traduction... Nous vous proposons ici les coupes les plus approchantes selon la découpe à la française, mais vous préciserez à votre boucher artisan qu'il s'agit d'une cuisson en pot-au-feu. Pour la *groppa*, demandez du rumsteck ou du gîte de noix ; pour le *stinco*, du gîte ; pour la *pancia*, du flanchet ou des plats de côtes ; pour la *culatta*, de la culotte ; pour le *cappello del prete*, du paleron ou de la macreuse à braiser ; pour la *punta*, du gros bout de poitrine ; pour la *copertina di petto* à rouler, de l'enveloppe de poitrine ; pour la *lonza*, du plat de joues. Le *cotechino* est un saucisson à pocher qui contient de la couenne de porc.

ces sept pièces de boucherie : la tête – comportant le museau, l'oreille et l'œil –, la langue, le pied, la queue, une poule, le *cotechino* et la *lonza* – seul morceau rôti du bollito – qui est roulée sur des aromates et rôtie ensuite à feu vif. Le tout s'accompagne des sept condiments : l'*agliata*, le *bagnet verd*, le *bagnet ross*, la *saosa d'j avije* – ou sauce des abeilles : miel, noix, bouillon et moutarde en poudre –, la *cugna'* – ou moutarde de raisin –, la *salsa al cren* – sauce de raifort – et la *sausa d'anciove*. Chaque bouchée de cette merveille était découpée sur une planche de bois munie d'un égouttoir par la main experte de la bonne, puis semée de gros sel et aspergée d'une louche de bouillon qui dissolvait le sel et attendrissait le tout. La table était surchargée, les yeux ne parvenaient pas à appréhender ce gigantesque appareil, les bouches ne parvenaient pas à retenir ces saveurs et leurs mille combinaisons. Après les gilets, on desserra les cravates. Plus personne ne parla : assaisonner, découper, écraser, mélanger, mastiquer, déglutir les absorbait entièrement. On n'entendait, de temps à autre, que la voix solitaire d'Amelia qui dirigeait les opérations, indiquait un morceau encore à désosser ou proposait une sauce trop éloignée. Les deux hommes mangèrent plus que leur soûl et s'arrêtèrent enfin, gonflés comme des crapauds mais heureux. La *tarte tatin* arriva et fut à peine entamée par les convives épuisés. Le quinquina versé dans de petits verres, Torri, d'un signe, indiqua à son ami qu'ils pouvaient se lever de table et s'asseoir dans les fauteuils.

- Je n'ai pas connu un tel dîner depuis des siècles, je dirais depuis la paix de Westphalie ; ta femme est une cuisinière exceptionnelle.
- Elle est une Ferraraise qui aime cuisiner ; et je suis un Ferrarais qui aime manger, tu vois le tableau. Mais venons-

en au sujet pour lequel je t'ai appelé. Il y a cinq jours, j'ai reçu cette lettre de Borgo San Martino, un petit village de quelques âmes dans le Monferrato. La voilà, lis-la.

Au Prof. Cav. Luigi Torri,
Surintendant bibliographique pour le Piémont et la Ligurie
Bibliothèque nationale
Turin

Éminent Professore,

Ce Collège Salésien, se trouvant en situation de se défaire d'une vaste collection de manuscrits musicaux en sa propriété afin de procéder à une digne rénovation de notre École, sollicite de Votre compétente attention une estimation aussi exacte que possible de la valeur commerciale de celle-ci. À cette fin, il serait opportun que Vous, ou une autre personne que Vous jugez compétente, vienne dans notre collège pour examiner le matériel en question. Comme je ne suis pas en mesure d'évaluer l'importance des manuscrits, je Vous transcris, à des fins de clarification, une liste sommaire des noms des auteurs présents :

Frescobaldi	Balbi	Rosselli	Vivaldi
Mortaro	Nasco	Buus	Favart
Della Porta	Mira	Willaert	Haydn
Colombini	Serafino	Pesenti	Pugnani
Rovigo	Tantucci	Staden	Paisiello
Trofeo	Pecci	Widmann	Sarti
Borgo	Giuliani	Eichhorn	Cherubini
Pellegrini	Arcadelt	Philips	Mozart
Bariolla	Berchem	Sweenlik	Ottani
Scheidt	Cortecchia	Drexel	Cimarosa
Merulo	Layolle	Mariani	Asioli
Gabrieli	Janequin	Stradella	Rauzzini

Luzzaschi	Dupont	Mannelli	Andreozzi
Diruta	Heurter	Pollarolo	Tarchi
Banchieri	Passerau	Animuccia	Rispoli
Fattorini	Hauricq	Scarlati	Anfossi
Maschera	Certon	Legrenzi	Gluck
Erbach	Des Frum	Pallavicino	Zingarelli
Hassler	Payen	Fedeli	Mombelli
Cerquillon	Gero	Ziani	Wagenseil
Lassus	Ruffo	Varischino	Rameau
Rore	Ferro	Mazzoni	Serra
Cangiasi	Del giovane	Paganelli	Devienne
Marenzio	Shaffén	Händel	Farinelli
Nanino	Festa	Pergolesi	Guglielmi
Soriano	Della Viola	Pampani	Wanhal
Giovannelli	Verdelot	Leo	Naich
Anerio	Ferrabosco	Traetta	Galuppi
			Del Mel

Dans l'attente de Votre réponse, je Vous adresse mes salutations respectueuses.

Votre très dévoué
Père Prof. FEDERICO EMANUEL
Recteur du Collège San Carlo
Borgo San Martino (Alessandria)

La variété et l'attrait de cette liste de musiciens faisaient la paire avec le bollito qui l'avait précédée.

— Mais c'est un immense trésor ! s'exclama Gentili après avoir fait défiler ces noms au moins trois fois. Il y a la moitié de l'histoire de la musique là-dedans, quatre siècles de compositions !

— C'est pourquoi j'ai voulu t'appeler : qui mieux que toi peut comprendre et évaluer une musique si ancienne et des

auteurs si rares ? Mais je serais prudent : nous ne connaissons ni la quantité de musique par auteur, ni sa qualité.

— Écoute, Luigi, s'il y avait un seul morceau pour chacun, ce serait une collection extraordinaire. Mais vois-tu qu'ils y sont tous, des plus grands aux plus petits ? Bien sûr, certains noms me sont complètement inconnus, mais... regarde ici : Stradella... Scarlatti... Vivaldi : ce sont des auteurs de grande valeur, tous à découvrir, sans parler des noms plus anciens comme Vincenzo Ruffo ou Giovanni Croce, sur lesquels tu as écrit des textes vraiment pionniers. Non, non, il s'agit de quelque chose d'énorme, j'en suis convaincu !

— Je suis d'accord avec toi, c'est bien ce que j'ai pensé moi aussi quand j'ai lu la liste. À ce stade, cependant, sache que je veux te confier la tâche d'examiner cette collection pour le compte de la Bibliothèque nationale : tu es, dans l'absolu, la personne la plus qualifiée pour ce travail.

— Je te remercie, tu m'honores, cependant, mais tu es tout aussi compétent sur ce sujet, alors pourquoi ne pas...

— Parce que je suis trop occupé à la bibliothèque, et aussi parce que tu jouis du prestige attaché à ta toute récente nomination à l'université : ton avis sera d'emblée respecté de tous, sans discussion. Et puis, rassure-toi, je suivrai le dossier et je t'aiderai, si j'en ai le temps, avec tout le zèle possible. Si cette collection est vraiment aussi importante qu'elle le paraît, nous ne pouvons pas nous limiter à établir son prix et la voir disparaître de nouveau. Pense à combien de nouvelles éditions elle pourrait générer, combien d'études, d'articles, d'essais, de concerts. Tu sais très bien, Alberto, que nous vivons un moment de grand intérêt pour nos origines musicales : je peux me tromper, mais cela semble être une révélation capitale.

- J'accepte, je suis honoré d'accepter cette mission. Cependant, avant de me rendre à – comment s'appelle l'endroit ? là-bas, en somme –, il vaudrait mieux demander l'envoi d'un catalogue détaillé de la collection, qu'en penses-tu ?
- Très bien, j'écris immédiatement au Monseigneur pour qu'il nous l'envoie. Mais il faut faire vite, car il a hâte de vendre, d'ailleurs on m'a dit qu'il vendait déjà ; pense au désastre si cette collection devait être dispersée parmi les marchands et les particuliers.

Dans une autre partie de la ville, dans la section Valdocco du quartier Aurora, les célébrations de l'Exposition Missionnaire Salésienne étaient à leur apogée : expositions, réunions, cérémonies. Il ne pouvait les manquer. Il avait été appelé à concélébrer une messe avec tous les membres du Chapitre Supérieur, puis à 16 h 30, Son Excellence le Maréchal Luigi Cadorna devait arriver et – un honneur oui, mais quel pensum – il devait l'accompagner dans sa visite de l'Exposition.

À l'heure pile, la voiture spécialement envoyée par le Comité Missionnaire arriva : le Maréchal en descendit, accompagné de sa fille très affectionnée, la jeune Comtesse Carla, du Lieutenant-Colonel Leone, son secrétaire en chef, et du Révérend Don Fael, préfet de l'Oratoire. Se portèrent aussitôt à sa rencontre le Recteur Majeur des salésiens Don Rinaldi, les membres du Chapitre Supérieur et un groupe nombreux de directeurs de maisons salésiennes, dont lui, le Père Emanuel, faisait partie. Sur la place devant l'Exposition, une grande foule de visiteurs et de pèlerins applaudit le vaillant Maréchal, tandis que la fanfare des Carabiniers royaux jouait une marche militaire entraînante.

.../...

12.2. Turin, Bibliothèque nationale, mardi 18 février 1936

Cliquetis-clac / *clang-clatter-rattle* / train fonçant vers la musique / Qui peut l'arrêter ? Vivaldi résonne VRAI l'esprit altier italien / splendeur chevauchante / non, vous pauvres petits juifs *deft DULL* / en vain vous essayez de *SHUT* le Volcan / nous sommes en chemin vers le Temple / cours cours nous arrivons / vous n'étoufferez pas la bouche du feu / Boum Droumm / *Castrum Romanum* du beau nous marchons sur toi – 3 sur 3 – vous sortirez comme nous passons / gardiens inféconds aux mains percées le beau qui s'égoutte de vous nous le recueillerons / chaque goutte / *FRUITFUL* / je dirais tout de suite, MAINTENANT.

229

— Monsieur et Madame désirent ?

— (*Avec un fort accent américain*) Dites au directeur qu'Olga Rudge et Ezra Pound sont ici, maintenant, dans la bibliothèque.

— Mais... Monsieur et Madame ont-ils rendez-vous ?

— Bien sûr, nous l'avons. Et même si nous ne l'avons pas, qu'importe ? Dites que Pound est là.

— D'accord, je vais voir, attendez un moment.

Nothing more / dors un peu – peu – peu / Mon nom est THOS / l'autel sur les rostres / 200 ans de rêves / dors maintenant un peu – peu – peu / les âges ne t'ont pas détruit / aujourd'hui tu vas renaître / plus de *muffled* vieillard ancestral / mais une nouvelle pierre musicale du nouvel ORDRE.

— S'il vous plaît, avancez par ici : montez l'escalier, puis prenez à droite ; à la troisième porte, le directeur vous attend.

L'homme a cinquante et un ans, une taille moyenne ; ses cheveux sont épais, châains, coiffés en arrière, il a une barbiche et des moustaches, son visage est un peu bouffi ;

il porte une chemise crème à col très large, un chandail gris décollé en V, une grande veste de tweed marron, un pantalon à carreaux, de grosses chaussures marron. La femme a quarante et un ans, plutôt jolie, cheveux bruns courts avec une raie au milieu, une lueur maussade dans le regard ; elle ne porte aucun bijou ; elle est vêtue d'un tailleur à motifs orientaux et, par-dessus, d'un manteau gris avec col et manches de marmotte ; elle porte des chaussures anglaises à talons bas.

— Je suis honoré de recevoir le grand poète et sa muse, mais je vous en prie, prenez place.

Gino Tamburini est directeur de la bibliothèque depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que Luigi Torri a dû quitter la vie et, avec elle, la responsabilité de la bibliothèque ; la jambe lui fit mal, puis les douleurs empirèrent, la fièvre ne cessa d'augmenter : c'était en 1933 et cette année-là, Torri quitta ce monde. Le bon Curlo assumait durant quelques mois la régence, mais il fallait un directeur effectif, et le Ministère a pensé à Tamburini : consciencieux, méticuleux, certes, mais sans le feu et la connaissance qui animaient Torri.

Les civilités furent sèches, Tamburini fit asseoir Pound et Mrs Rudge ; le poète entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Vous savez donc qu'Olga a décidé de se consacrer de toute son âme à Vivaldi. Elle a joué quelques-uns de ses concertos pour violon et sa soif ne cesse de s'accroître, mais la musique la submerge au point de lui faire presque peur, et elle se retrouve comme un ver qui est obligé de s'arrêter parce qu'il voit que la pomme est hénéaurme !

— Hum, bien sûr, je comprends... en effet Vivaldi...

— Vivaldi est comme un train en marche, personne ne peut l'arrêter ! Le moment est venu de jouer toute sa musique, nous ne pouvons plus attendre. Nous sommes donc ici

pour voir ses manuscrits : Olga veut écrire un catalogue ex-haus-tif des œuvres de Vivaldi et je transcris ses concerti pour organiser une grande saison musicale à Rapallo, avec d'ex-cel-lents musiciens. Voilà pourquoi nous sommes ici.

— Illustre Maestro, très chère Madame, je me réjouis de vos splendides projets, mais je dois malheureusement vous avertir que l'examen, la transcription et la publication des manuscrits de Vivaldi furent expressément confiés par les donateurs des collections Foà et Giordano au Professore Alberto Gentili, à qui le ministre a voici peu confié officiellement la charge d'unique superviseur et de rédacteur du catalogue de ce patrimoine historique pour compte de la...

— Mais c'est absurde ! Ab-sûr-deuh ! Vous ne pouvez pas immobiliser le train Vivaldi ! Des centaines d'œuvres inédites et per-son-ne ne les connaît encore ! Tout cela n'a aucun sens, AUCUN sens du tout !

Secousses de la tête, pupilles dilatées, moulinets de la main comme pour chasser quelque chose qui vole.

— Voyez-vous, Maestro, un projet officiel de catalogue systématique et de publication chez Ricordi de la musique de Vivaldi est déjà en cours depuis de nombreuses années, et le Professore Gentili en est le resp...

— Ah ah, elle est bien bonne ! Que fait Ricordi ? QUE FAIT-IL ? Il a publié deux, trois, peut-être quatre partitions en tout et puis quoi ? Rien, c'est une bulle de savon ! C'est une honte ! Il y a des milliers et des milliers et des milliers de personnes qui veulent entendre cette musique et que fait Ricordi ? Rien ! Ho, c'est in-croy-a-ble ! (*tête en biais et regard scandalisé vers Olga, mains parallèles levées à mi-hauteur, ouvertes avec la paume vers l'interlocuteur, qui s'agitent au rythme des syllabes de « incroyable »*).

— M. Pound, s'il vous plaît, calmez-vous. Je tiens à vous assurer que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour favoriser vos beaux projets. En attendant, je désire vous installer dans la salle des manuscrits et des livres rares, où le Professore Gentili pourra vous donner plus d'explications et où vous pourrez lui exposer vos demandes en détail. Ma secrétaire va vous accompagner tout de suite, s'il vous plaît, par ici.

Bientôt, bientôt / Toi qui sommeilles / Kyrie Eleison / dans le jardin clos de Vénus BIENTÔT / incontinent, déterrer VIVALDI / *Bellum cano perenne* / Je crains Dieu et la stupidité de la populace / *to wake up in 3 months* / pas un droit mais un devoir : PRÉSENT !

À la vue des deux étrangers, Alberto Gentili se lève de derrière un long bureau encombré de manuscrits et va vers eux, tout en cordialité ; il est familier des interprétations au violon de Mrs Rudge et les apprécie, mais ne connaît le poète que de réputation. Dans la salle des manuscrits et des livres rares, quelques érudits sont penchés sur des codex anciens dans un silence absolu.

— (*À voix basse*) Bienvenue, je suis très heureux de vous recevoir, le directeur m'avait déjà prévenu de votre visite. En quoi puis-je vous être utile ?

Le poète reprend la parole.

— (*À voix haute*) Nous l'avons déjà dit à votre directeur, s'il vous plaît. Mrs Rudge veut dresser un catalogue de toutes les œuvres de Vivaldi et je transcrirai sa musique pour nos concerts des Amici del Tigullio, une belle occasion de faire connaître Vivaldi, enfin ! Nous voulons voir les manuscrits et commencer notre travail, s'il vous plaît.

— (*À voix basse*) Si vous avez déjà parlé au Professore Tamburini, alors vous savez qu'il existe des dispositions

contraignantes édictées par les donateurs des collections eux-mêmes qui imposent...

— C'est de la folie ! C'est un NON-SENS ! Le monde veut entendre Vivaldi, c'est le moment !

Mrs Rudge interrompt doucement le poète en lui posant sa main sur le bras et prit la parole pour la première fois :

— Voyez-vous, Professore, nous avons commencé un long travail sur Vivaldi et dans nos concerts de Rapallo, il est attendu avec impatience. Ezra a déjà fait quelques transcriptions des partitions de Vivaldi qui sont à Dresde et j'ai commencé à faire une liste des concerti pour violon, mais pour faire un travail sérieux, je dois les voir tous, vous comprenez ?

— Je comprends très bien, Madame, et je me réjouis de votre...

Le poète l'interrompt et sort un dossier de son sac.

— Voyez ceci, s'il vous plaît : en quelques jours, Gerhard Münch m'a envoyé de Dresde ces photos des concerti de Vivaldi, *completely free*, sans problème, et j'ai fait ces transcriptions, regardez !

Pound place sur la table des photos agrandies du manuscrit et de sa transcription. Gentili lut : *Concerto Con Violino Principale et altro Violino per eco in lontano*. Puis il examina attentivement la transcription de Pound, la feuilleta et la compara avec les photos. Très embarrassé, il ne sait comment commencer. Finalement, il trouve la méthode.

— Puisque vous avez eu la courtoisie de me montrer votre travail, vous me permettrez de formuler quelques observations.

Le poète est surpris.

— Bien sûr, dit-il seulement.

— Voilà, vous voyez, je crois que vous avez mal compris ces

portées qui semblent vides dans l'original : ce ne sont pas des silences ou des pauses, mais ici les seconds violons sont à l'unisson des premiers, et même là, où il semble que la basse joue seule, en réalité tous les instruments doivent jouer à l'octave car...

— Mais que dites-vous ? Ce sont des portées vides ! Ici, Vivaldi veut laisser libre la fantaisie ! Il y a de l'espace pour l'imagination, pour l'improvisation, n'est-ce pas clair ?

Les yeux exorbités, il lance un regard complice à Olga.

— Pardonnez-moi, mais je ne suis pas d'accord avec vous : vous voyez ces petits signes au début des portées, après la clé ? Eh bien, celui-ci qui ressemble à une fioriture signifie *Ut supra*, donc les seconds violons jouent exactement ce que jouent les premiers violons, et cet autre signe qui ressemble presque à un « B » signifie *Col Basso* et donc tous les instruments de l'orchestre jouent à l'octave avec...

— Mais non, mais non ! Cela n'a pas de sens ! Si Vivaldi voulait ce que vous dites, alors il aurait dû écrire ces notes, et non laisser des blancs, c'est clair. Le blanc signifie liberté, latitude d'improviser !

Les quelques érudits présents dans la salle sont distraits et agacés. L'un d'eux se lève et part. Gentili ramasse les feuillets et les rend au poète.

— Je n'ai pas l'intention de vous persuader davantage ; si ceci vous va bien, c'est un signe que tout ira bien comme cela ; je vous souhaite une bonne performance. Quant à la permission d'examiner tous les concerti pour violon afin d'en rédiger un catalogue, cela pourra se faire, mais nécessitera de multiples visites de Madame ici à Turin ; quant à la possibilité de transcrire les concerti, il y a malheureusement les conditions contraignantes imposées par les donateurs et le contrat avec la maison Ricordi qui...

.../...

FEDERICO MARIA SARDELLI

L'« AFFAIRE VIVALDI »

Traduit de l'italien par Martine Legein

« C'est vraiment ainsi que s'est déroulée l'histoire de la redécouverte des manuscrits de Vivaldi. À la différence de ce qu'écrivent d'ordinaire les romanciers à la fin de leur ouvrage, je dois plutôt assurer le lecteur que les faits relatés ont, pour la plupart, réellement eu lieu et que dans quelques cas seulement j'ai dû inventer. La concaténation des événements, si bizarre qu'elle puisse paraître, est due à l'histoire. »

Si nous connaissons de Vivaldi tout ce que nous en connaissons aujourd'hui, bien au-delà des *Quatre saisons*, nous le devons aux péripéties oubliées – absurdes, incroyables, comiques, lourdes souvent de suspense, enchevêtrées comme un spectacle où se mêlent le drame et la farce – que ce roman historique révèle.

Le Prêtre roux, passé de mode après une vie de succès, mourut dans la misère, endetté jusqu'au cou. Les manuscrits de sa musique inédite disparurent pendant près de deux siècles où ils passèrent de main en main entre bibliophiles et dévolutions héréditaires. Ils resurgirent, par des voies accidentées et occultes, lorsque se conjuguèrent l'avidité d'un évêque salésien et la perspicacité de deux chercheurs passionnés, Gentili et Torri, le premier musicologue à l'Université de Turin, le second directeur de la Bibliothèque nationale de cette ville. Mais les autographes du musicien vénitien durent encore passer par de nouvelles vicissitudes, dues cette fois à l'indifférence de l'État, à l'odieuse idiotie antisémite du régime fasciste, à l'opportunisme et à l'ingratitude des nouveaux maîtres de l'Italie.

F. M. SARDELLI (Livourne, 1963) est membre du comité scientifique de l'Institut italien Antonio Vivaldi et responsable du Catalogue vivaldien. Chef d'orchestre et flûtiste, il est un protagoniste de la renaissance du théâtre musical du Prêtre roux. Il a enregistré et exécuté en premières mondiales de nombreuses œuvres, dont plusieurs partitions redécouvertes ou nouvellement attribuées à Vivaldi. Il a écrit *La Musica per flauto di Antonio Vivaldi* (2001) et dirige la collection musicologique « Vivaldiana ».

Auteur de bandes dessinées et écrivain satirique, il collabore au journal satirique livournais *Il Vernacoliere* depuis ses douze ans.

